

VICTOR HUGO

EST-IL VENU EN VALAIS ?

La question peut se poser, car la tradition du passage de Victor Hugo à Saxon, au temps des Jeux et même de la fabrique de confitures, existe. M. Pascal Thurre l'a évoquée dans un travail récent¹. On lit aussi dans l'*Almanach du Valais* de 1938, sous la plume de M. l'abbé Tamini, que Victor Hugo fit des séjours à l'*Hôtel des Salines* de Bex, en 1879 et 1880, avec des excursions probables dans le Val d'Illiez, à Champéry ou à Morgins².

M. Tamini n'indique malheureusement aucune source permettant de contrôler son assertion, sinon le témoignage d'un coiffeur de l'endroit qui aurait compté Victor Hugo au nombre de ses clients. Le poète arrivait chez le barbier entouré d'un groupe d'admirateurs qui s'empresaient de ramasser et d'emporter comme des reliques très précieuses les mèches tombées de l'auguste tête.

Cette anecdote me semble suspecte. A la fin du siècle dernier, Bex a connu une réelle vogue pour ses eaux thermales et ses cures de raisin. La jolie cité peut-elle compter Victor Hugo parmi ses hôtes ? On aimerait ici des références, des preuves, car le nom même de Bex est absent des œuvres du poète. On sait, d'autre part, que Victor Hugo, à l'encontre de Lamartine, n'était nullement un client assidu des stations balnéaires. On ne lui connaît qu'une brève cure aux eaux sulfurées de Cauterets, pour une affection laryngée sans gravité, en 1843.

Pourquoi serait-il venu à Bex en 1879 et 1880 ? En quels mois fit-il ces cures ? On ne le dit pas. Nous savons, en revanche, qu'il séjourna à Veules, au bord de la Manche, puis à Villequier, du 28 août au 20 septembre 1879.

¹ *Reportages sur les industries valaisannes*, IV, dans le *Rhône* du 24 mars 1958.

² Je remercie M. Léon Imhoff de m'avoir signalé cet article.

Que pendant ces deux années, il fit paraître en tout cas trois volumes de vers. Qu'il était, au surplus, sénateur, et qu'il participa aux sessions régulières du Sénat où il intervint à plusieurs reprises.

A cette époque, il est vrai, son état de santé donnait du souci à son entourage. Victor Hugo se croyait invulnérable, car il n'avait fait qu'une maladie de sa vie : un horrible anthrax qui le tortura pendant des semaines, en 1858. Mais, dans la nuit du 27 au 28 juin 1878, il est soudainement frappé d'une congestion cérébrale, dont il ne se remit jamais complètement. Sa production littéraire s'arrête pratiquement à cette date, et si des ouvrages paraissent encore les années suivantes, c'est qu'il vide ses tiroirs.

Cette attaque fut pour lui plus qu'un avertissement, un véritable coup de matraque qui le laissa un temps désespéré. La cognée était au pied du vieux chêne. Pourquoi serait-il venu alors à Bex ou dans nos vallées alpêtres ? Les eaux salées ne sont guère indiquées pour ceux qui ont des prédispositions aux congestions, encore moins l'altitude ?

Bref, si des chercheurs plus heureux arrivent à établir par des textes le séjour de Victor Hugo à Bex ou dans le Bas-Valais, j'en serai ravi...

Dans un agréable ouvrage : *L'Enchantement de Bex-les-Bains*³, M. Jean Rumilly évoque aussi, avec des variantes, l'épisode des boucles de cheveux détachées de la tête du maître par le ciseau léger du Figaro bellerin. Il place l'épisode en 1825, lors d'un voyage que fit Victor Hugo à Chamonix, et que nous étudions plus loin. Ici encore, il n'y a qu'une tradition orale qu'il serait d'ailleurs dommage de démolir !

La question du passage de Victor Hugo à Saxon a été également reprise dans les *Annales Valaisannes* d'avril dernier qui consacrent une longue étude de M. Théo Montangero-Fama à Saxon-les-Bains. Une note de bon aloi due à notre président, M. le chanoine Dupont Lachenal, laisse toutefois entendre qu'un doute subsiste quant à cette illustre visite à Saxon⁴, et qu'en particulier on ne saurait attribuer, comme on l'a fait, une inspiration valaisanne à ces vers charmants de *l'Art d'être grand-père* :

*Jeanne était au pain sec dans le cabinet noir
Pour un crime quelconque, et, manquant au devoir,
J'allai voir la proscrire en pleine forfaiture
Et lui glissai dans l'ombre un pot de confiture !*

Si une telle attribution relève évidemment de la légende ou de la réclame, comme certaine cure de « bouillon de coq »⁵ qui aurait revigoré le jeune Rousseau lors de son passage à Sion en 1744, il n'est toutefois pas indifférent de savoir si Victor Hugo est venu en Valais. A quelle époque de son existence voyageuse ? Dans quelles circonstances ? Pour se prononcer en connaissance de cause, il est nécessaire de s'astreindre, en dépit de la tradition existante, à des recherches aussi patientes qu'intéressantes.

³ Paru en 1942, dans la collection *Vieille Suisse*.

⁴ *Annales valaisannes*, avril 1958, p. 204, note 28.

⁵ Liqueur aux plantes des Alpes en vogue au siècle dernier.

Quatre dates selon nous peuvent seules entrer en considération. Ces années-là, Victor Hugo s'est approché même fort près de nos frontières valaisannes. A-t-il pénétré sur notre territoire, pris contact avec nos auberges ? Je ne le crois pas, mais pas du tout. Il s'agit des années 1825, 1839, 1869 et 1883. En dehors de ces dates, il est inutile de pousser des recherches : elles seraient négatives. Au surplus, contrairement à la plupart des grands romantiques, Victor Hugo n'a jamais franchi le Simplon. Sans doute, il est allé en Italie, mais c'était avec son père, le général Hugo, qui avait un commandement à Naples quand Napoléon était encore roi d'Italie. La famille du général passa par le Mont-Cenis. C'était en 1807. Né en 1802 — ce siècle avait deux ans —, Victor n'était encore qu'un enfant. De Naples, le père du poète fut déplacé en Espagne, au service du roi Joseph, à un moment critique des affaires espagnoles, et la famille Hugo revint à Paris, par le même col des Alpes.

A CHAMONIX EN 1825

Reprenons les dates possibles. En 1825, Victor Hugo était déjà célèbre. Le 29 avril, un décret de Charles X le nommait, à vingt-trois ans, chevalier de la Légion d'honneur, en même temps que Lamartine de douze ans son aîné. Un mois plus tard, le 29 mai, il s'agenouillait au sacre du roi à Reims sur les vieilles dalles de la cathédrale, ces dalles « qui avaient vu Jeanne d'Arc à genoux ». Le futur démocrate et même jacobin était en costume d'apparat, « l'habit à la française, l'épée en verrouil, le jabot de dentelles, les manchettes et le reste »⁶.

C'est en cette circonstance qu'il retrouva Charles Nodier, et que tous deux formèrent le projet, qui se réalisa en août, d'un voyage aux montagnes de Suisse. Ils poussèrent alors fort près de nos montagnes du Valais.

Une entreprise de ce genre était dispendieuse. Les fonds manquaient. On ne pourrait pas dire que les deux écrivains fussent particulièrement désargentés. Nodier venait d'être nommé bibliothécaire de l'*Arsenal*. En plus des droits d'auteur, Victor Hugo touchait une pension de 1000 francs alloués en 1822 par Louis XVIII sur sa cassette particulière, laquelle pension fut augmentée de 2000 francs en 1823, sur les fonds littéraires du Ministère de l'Intérieur. Cependant, la dépense supputée débordait le budget ordinaire des deux ménages, et ce fut Charles Nodier qui eut la tâche de débrouiller le côté financier de l'expédition.

Il s'adressa à l'éditeur Urbain Canel, qui avait publié un livre du charmant écrivain : *Promenade de Dieppe aux montagnes d'Ecosse*. C'était l'époque où les récits de voyages, surtout des voyages en Suisse, faisaient florès. Nodier promit à Canel une *Promenade de Paris aux montagnes de Suisse*, avec un contingent de quatre odes et de quelques feuilles de prose de Victor Hugo. En foi de quoi, Canel versa à Nodier et à Hugo, à titre d'acompte, à chacun le montant de 1750 francs.

⁶ M^{me} Mennessier-Nodier, *Charles Nodier, épisodes et souvenirs de sa vie*, Paris, 1867, p. 265.

Le voyage s'organisa vite, en famille. Etaient de la partie Mme Victor Hugo (22 ans) et sa petite fille Didine, Léopoldine, qui devait mourir si tragiquement à Villequier, laquelle Didine avait dix mois. Mme Charles Nodier et sa fille Marie qui avait quatorze ans. Enfin un peintre, M. Gué, chargé d'illustrer l'ouvrage⁷.

On loua deux calèches à forfait. C'était ce que l'on appelait aussi des « voiturins », des transporteurs qui, pour un montant déterminé et en vertu d'un contrat en bonne forme, se chargeaient de véhiculer leurs clients suivant le programme proposé. L'allure moyenne de ces voyages était de quinze à dix-huit lieues par jour. Ce voyage dura exactement un mois, du 2 août au 2 septembre.

La famille Hugo prit place dans l'une des voitures, avec une nourrice pour Didine et une berceuse⁸ achetée pour la circonstance. La famille Nodier occupa l'autre, avec le peintre. La joyeuse caravane débarqua à Saint-Point, chez Lamartine. Nous lisons en effet dans *Souvenirs et Portraits*⁹ que « Victor Hugo et Charles Nodier, suivis de leurs charmantes jeunes épouses et de leurs enfants », étaient venus demander à Lamartine l'hospitalité en allant en Suisse. L'arrêt à Saint-Point dura quelques jours, puis « la caravane poétique reprit sa route vers les Alpes. Je la vis disparaître derrière la montagne », note le chantre de Milly.

Ces lignes prouvent que Lamartine ne s'est pas joint aux touristes, contrairement à ce qui a été écrit. Il était d'ailleurs souffrant. Il avait obtenu un congé diplomatique pour venir se soigner dans son pays, et on le rencontre cette même année aux bains d'Aix.

Après avoir passé par Lyon, nos voyageurs arrivèrent à Chamonix par un épais brouillard qui dura deux ou trois jours et Nodier, qui connaissait déjà la région, dut attendre le beau temps pour présenter le Mont-Blanc à Victor Hugo. La station se trouvait en plein essor et de nombreux hôtels se construisaient. Les premiers hôteliers furent les guides de Chamonix, les Charlet, les Simond, les Couteran, les Tairraz. C'est à l'*Hôtel d'Angleterre* que descendirent les deux familles. Simple cabaret autrefois, en ce moment-là rénové et agrandi, l'*Hôtel d'Angleterre* était, depuis 1819, la propriété de Victor Tairraz. La tradition s'y conservait du passage de Joséphine, de Marie-Louise, du roi de Bavière, du prince héritier d'Autriche. Victor Hugo dota le registre de l'auberge de ce curieux distique :

*Napoléon, Talma,
Chateaubriand, Balma*¹⁰

Enfin, « le réveil de la poésie de Dieu », ou si l'on veut, le soleil, daigna dissiper la brume. Le groupe se rendit au Montenvers. On y allait en trois

⁷ *Ibid.*, p. 268.

⁸ *Ibid.*, p. 268.

⁹ Lamartine, *Souvenirs et Portraits*, t. III, p. 42.

¹⁰ Chateaubriand et M^{me} de Chateaubriand, accompagnés du philosophe-éditeur Pierre-Simon Ballanche, franchirent le col de Balme en août 1805 et passèrent une nuit à l'auberge de la Grand-Maison à Martigny. Balmat, vainqueur du Mont-Blanc en 1786, avec Paccard.

heures par un assez bon chemin muletier dont le propriétaire de l'*Hôtel d'Angleterre* avait été le promoteur. Là-haut existait, depuis fort longtemps déjà, un refuge où les guides vendaient aux touristes du lait coupé de kirsch et autres rafraîchissements, et aussi des cristaux. Pendant que les deux dames examinaient la collection lapidaire, Victor Hugo risqua une glissade périlleuse sur la Mer de Glace et ce serait grâce à la présence d'esprit du guide Michel Devouassous que le futur auteur de la *Légende des Siècles* dut de ne pas disparaître dans « une tranchée insondable »¹¹.

Combien de temps dura le séjour à Chamonix ? Il est impossible de le savoir. Les fonds s'épuisaient rapidement. D'autres circonstances empêchèrent une partie du moins de la « caravane poétique » d'atteindre le but envisagé : les montagnes de Suisse. A l'époque, le col des Montets était moins fréquenté que le col de Balme. Les manuels de voyage soulignent les difficultés qu'offrait le passage du Maupas ou Malpas, sur lequel nous reviendrons, pour gagner Trient et la Forclaz. Le col de Balme, avec son refuge en cas de mauvais temps, avait la préférence des touristes, en dépit d'un sentier peu engageant. L'obstacle qui empêcha la famille Hugo d'aller plus loin venait plutôt de la petite Didine et de son berceau...

Toujours est-il que la caravane se sépara pour quelques jours. Le groupe Hugo rebroussa chemin sur Genève et poussa même une pointe jusqu'à Lausanne. Le groupe Nodier se laissa entraîner « par le désir de faire une visite de bon voisinage au Mont Saint-Bernard ».

Voilà donc la jeune Marie hissée sur un mulet. Ce n'était pas très confortable et elle fit à pied une bonne partie de l'« incommensurable promenade », écrit-elle quarante ans plus tard¹². Nous ne possédons que quelques lignes sur cette course :

*« Nous arrivâmes le soir à Montigny (sic) [Martigny], exténués ; nous étions sensiblement plus exténués en arrivant le lendemain matin à l'hospice du Mont Saint-Bernard... Nous rejoignîmes nos chers compagnons à Genève, et ensemble nous prîmes la route de Lyon... »*¹³.

Pendant ce retour, ils ont quelques déboires d'auberges. A Pont-d'Ain, le patron prend une mine d'enterrement pour s'excuser de ce que sa maison n'était pas proprement exempte d'insectes suceurs. Plus loin, on leur servit des pommes de terre frites. Elles parurent sur la table saupoudrées de corps mutilés qui étaient ceux de mouches et de cousins. Victor Hugo, Nodier et Gué s'amusaient à reconstituer ces bestioles en cherchant dans les différentes assiettes leurs membres épars, et leurs épouses durent mettre fin avec autorité à « cette démonstration horrible... »¹⁴. Au surplus, l'appétit ne manqua pas. Enfin, toujours avant Lyon, dans un bled perdu, un gendarme arrêta la caravane à cause du ruban rouge qui ornait la boutonnière de Victor

¹¹ M^{me} Mennessier-Nodier, o. c., p. 279.

¹² *Ibid.*, p. 281.

¹³ *Ibid.*, p. 281.

¹⁴ *Ibid.*, pp. 282-286. C'est le 15 août, « jour de l'Assomption », note Victor Hugo, que le groupe arriva à Chamonix. Il était de retour à Paris le 2 septembre (*Victor Hugo raconté...*, t. II, p. 125).

Hugo. Le gardien de la loi crut que ce jeune homme à cheveux blonds, vingt-trois ans, l'air d'un collégien en vacances, relevait du code pour port illégal de la Légion d'honneur. Le futur biographe de *Jean Valjean* dut présenter ses passeports et s'expliquer... Nous nous arrêtons. Quelques jours plus tard, Nodier rentra à l'*Arsenal* et Victor Hugo à son appartement de la rue Vaugirard. Il leur restait respectivement vingt-deux et dix-huit francs.

De cette course à Chamonix et de cette collaboration qui aurait pu être féconde, il ne nous reste que fort peu de chose. Un souvenir du col de Balme. Victor Hugo écrit : « *L'horizon dans lequel on distingue à peine le col de Balme et les rochers de Tête-Noire, est couronné par une dentelure de sommets couverts de neige, sur la blancheur desquels ressort, isolé et grisâtre, cet obélisque prodigieux des Drus.* »

Mais ce voyage de jeunesse ne fut pas oublié de si tôt. Nous en aurons encore des échos bien des années plus tard, alors que Nodier n'était plus de ce monde, que Victor Hugo vivait en exil, que Léopoldine était morte depuis près de vingt ans. La fille de Charles Nodier était devenue M^{me} Mennessier-Nodier ; elle était même grand-mère.

Elle écrit à Victor Hugo, à Guernesey, pour le remercier d'avoir évoqué le souvenir de son père dans l'un de ses ouvrages. Le poète répond par une lettre charmante, de Hauteville-House, le 17 avril 1862. Il était alors sexagénaire, et il parle de ce voyage de 1825. En voici un fragment :

« ... Comme vous êtes gentille de m'avoir envoyé ces photographies ! Vos filles sont exquisées. J'embrasse ma bonne amie Georgette, j'embrasse ma filleule Thècle, j'embrasse la toute petite. En voilà une lumière dans votre maison ! Quoi ! vous êtes grand-mère, est-ce possible ? Vous trouvez le moyen d'être vénérable sans cesser d'être adorable. Quand je pense qu'elle est grand-mère, cette ravissante Marie, dont j'ai vu la jarrettière en montant au Montenvert, l'année du sacre de Charles X, cela attendrit mes quatre-vingt-dix ans...¹⁵. »

Il reviendra encore sur ce voyage quelques années plus tard, à l'apparition de l'ouvrage que M^{me} Mennessier-Nodier consacre à son père.

« Je lis votre doux livre, lui écrit Victor Hugo, de Guernesey. Je pense à votre père et à mon ami. Demain, 4 septembre [1867], je mêlerai le souvenir de Charles Nodier au souvenir de sa fille. Tous deux étaient de ce charmant voyage de 1825, dont vous parlez si bien, elle n'ayant encore que l'aube dans les yeux, lui déjà tout couronné de renommée...¹⁶. »

Quant à l'ouvrage promis à Canel, ce fut une autre affaire. Il se réduisit à dix pages de Victor Hugo relatant la course de Sallanches à Chamonix.

¹⁵ Edmond Biré, *Victor Hugo*, quatre volumes, Paris 1883-1894 ; t. IV, p. 149. « Quatre-vingt-dix ans. » Il n'en avait que soixante. Le poète tenait-il donc à se vieillir ? Simple exagération.

¹⁶ *Ibid.*, p. 207.

Elles figurent dans l'ouvrage : *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie*¹⁷.

En 1829, la *Revue de Paris* avait bien annoncé la parution prochaine d'un *Album de trois voyageurs à Chamonix* issu de cette illustre collaboration, avec des gravures du peintre. A-t-il vu le jour ? Ce n'est guère probable. Il nous est inconnu. Le fin mot de l'affaire est sans doute dans cette note de Victor Hugo :

« M. Victor Hugo fit seul sa part. [Et encore !] M. Nodier attendit pour commencer de faire la sienne que les dessins fussent prêts ; la gravure prit des mois, et donna le temps à l'éditeur de faire faillite, ce qui dispensa Nodier de s'exécuter¹⁸. »

Rappelons en passant que la famille Nodier a aussi franchi deux fois le Simplon, en 1812 et 1813. L'écrivain avait été nommé par décret impérial bibliothécaire de la ville de Laybach. Il s'y rendit par le Valais. Les événements de 1813 le ramenèrent précipitamment à Paris par la voie napoléonienne. A la descente du Simplon, il y eut accident de voiture. M^{me} Nodier fut blessée. La petite Marie qui n'avait encore que deux ans s'en tira sans mal. Lorsqu'elle fut dans tout l'éclat de sa jeunesse, elle faisait l'ornement des salons de l'*Arsenal*. Elle inspira bien des vers romantiques et le célèbre sonnet de Félix Arvers :

Mon âme a son secret, ma vie a son mystère.

RHIN ET LEMAN

En 1838 et 1839, Victor Hugo fit un voyage de quatorze mois sur les bords du Rhin germanique et du Rhin suisse jusqu'à Schaffhouse, puis en Suisse romande¹⁹. Le 10 septembre 1839, il est à Lucerne. Il excursionne dans les environs, monte au Rigi. Il écrit des lettres admirables, pleines d'observations vivantes, pittoresques. Nous ne pouvons nous y attarder.

Nous le trouvons ensuite à Thoune, Lausanne, Vevey, Chillon. Il visite le château avec des membres d'une famille suisse rencontrée en route. Le voyage se poursuit par Coppet et Genève. Le 24 septembre, le poète est à Aix-les-Bains, d'où il gagne promptement le Midi. Ici encore, il n'y a aucune place pour l'hypothèse d'une course à Saxon.

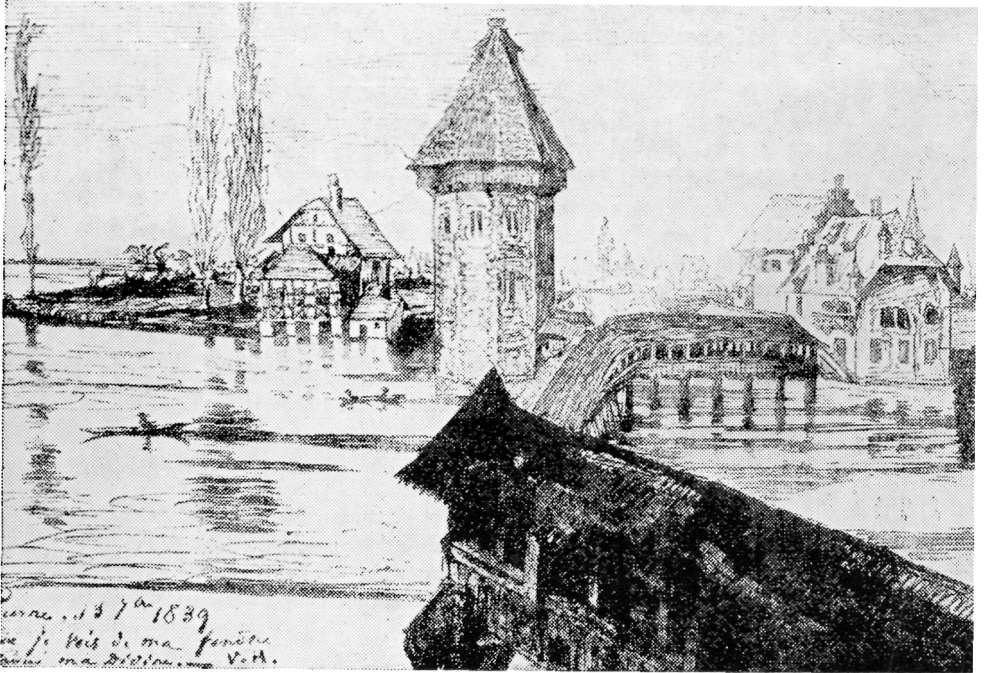
A plusieurs reprises dans les lettres qu'il écrit²⁰ revient le souvenir

¹⁷ *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie*, par M^{me} Victor Hugo, deux volumes. Ouvrage inspiré par Victor Hugo. On y trouve des inexactitudes.

¹⁸ *Ibid.*

¹⁹ Cf. Victor Hugo, *Le Rhin et Choses vues*.

²⁰ Victor Hugo, *En Voyage*, trois volumes, Paris, Hetzel, 1890 ; t. I (Lettres à M^{me} Victor Hugo).



Le pont couvert et la Wasserturm de Lucerne

Croquis de la main de Victor Hugo

du voyage de Chamonix de 1825. D'Aix-les-Bains le 24 septembre il mande à sa femme :

« J'ai passé à Lausanne avant-hier, et j'ai bien songé à toi. Nous n'avions qu'entrevu Lausanne, tu t'en souviens, par un beau clair de lune en 1825. L'église, quoique belle, est au-dessous de l'idée qui m'en était restée. Le soir, par un hasard étrange, précisément le même clair de lune est revenu, et j'ai revu l'église aussi belle qu'en 1825. La lune est le cache-sottises des architectes. La cathédrale de Lausanne a un peu besoin de lune...²¹. »

Ceci est assez curieux de la part de l'auteur de *Notre-Dame de Paris*, qui avait paru chez Gosselin le 17 mars 1831. En réalité, Victor Hugo n'aimait pas les églises protestantes, surtout les églises gothiques passées au culte réformé. A Vevey, il n'a d'yeux que pour le clocher ; l'église de Saint-Martin lui déplâit, parce que restaurée de fraîche date. Elle avait par trop subi, dit-il,

²¹ *Ibid.*, t. I, p. 69.

« cette espèce de dévastation soigneuse, méthodique et vernissée que le protestantisme inflige aux églises gothiques. Tout est ratissé, raboté, balayé, défiguré, blanchi, lustré et frotté... »

A Genève, même rappel du passage de l'équipe de 1825. On est vraiment surpris du ton affectueux des lettres, fort belles, d'un tour naturel et charmant, qu'il écrit à sa femme lors de ce voyage, car on a de sérieuses raisons de soupçonner que le poète n'était pas... seul pour ce long tour de Suisse.

« Hier, poursuit-il, c'était une fête, un ensuissement, comme ils disent. On tirait des boîtes. Tout le monde parlait genevois. J'avais perdu la clef de ma montre ; il m'a été impossible de trouver un horloger travaillant. Genève ne se connaissait plus... Je me promenais solitairement dans cette ville où je m'étais promené avec toi il y a quatorze ans...²². »

EN TERRE VAUDOISE

Victor Hugo fit un troisième séjour à Lausanne lors du Congrès de la Paix de 1869. Il y fut appelé de Bruxelles où il séjournait, et où sa femme était morte le 27 août 1868. Pendant ses vingt ans d'exil, Victor Hugo fit divers séjours à Bruxelles où il avait des intérêts et des éditeurs.

Le Congrès de Lausanne dura du 14 au 18 septembre 1869. Victor Hugo en fut le président d'honneur. Il y arriva le 13 au soir, par le train de Berne, accompagné de Paul Meurice, rédacteur du *Rappel*, et d'autres personnalités. Il prononça le discours d'ouverture à la salle du Casino, archi-comble. Ce Congrès amena une trentaine de journalistes étrangers. On y travailla quatre jours et aborda tous les moyens susceptibles d'apporter la paix entre les peuples.

Les débats furent calmes, alors que le Congrès de Genève de 1867, dont nous avons parlé dans les *Annales* d'avril dernier, fut plutôt tumultueux. Jules Ferry et Edgar Quinet étaient à la tête de la délégation française. Un ancien membre du gouvernement insurrectionnel de Bade de 1849 représentait l'Allemagne. Garibaldi s'excusa de ne pouvoir venir...

Le jeudi soir 16 septembre, fête à la grande salle et sur la terrasse du cercle de Beau-Séjour. Devant un auditoire sympathique, une lectrice de la Sorbonne lut des poésies de Victor Hugo, Lamartine, Laprade, sur le thème de la paix. Victor Hugo était présent. Après la séance de relevée du vendredi 17, un banquet réunit les congressistes à l'*Hôtel des Alpes*. Victor Hugo y prononça un discours. Enfin, la clôture eut lieu le samedi, après une assez brève séance matinale et un grand discours de Victor Hugo. La *Gazette de Lausanne et Journal suisse*, dans ses numéros 216-222, de septembre 1869, donne in-extenso les discours de Victor Hugo et résume les très nombreuses interventions des autres orateurs. Ce Congrès n'amena pas de protestations de la part de la presse catholique comme celui de Genève en 1867. La question religieuse y avait été laissée de côté.

²² *Ibid.*, p. 71.

Les délégués des divers pays repartirent le samedi 18 septembre et il n'y a vraiment aucune possibilité de faire arriver Victor Hugo en Valais à cette date. Au point de vue littéraire, l'année pour lui est chargée. Il publie en 1869 *L'Homme qui rit*, qui est un roman et un pamphlet en quatre volumes.

Les années qui suivent sont remplies de la même intense activité, sans compter que la chute de l'Empire allait faire de nouveau de Victor Hugo un homme politique influent. Elu à l'Assemblée nationale de Bordeaux de 1871, il ne tarda pas à démissionner. Nouveaux séjours en Belgique, dans le Luxembourg, puis à Londres. Il revient à Paris, et essuie des échecs aux élections législatives. Il l'emporte enfin aux élections sénatoriales de 1876. La politique ne nuit pas à son immense production littéraire. Les trois volumes de *Quatre-Vingt-Treize* paraissent en 1874. En 1877, cinq volumes : la seconde partie de la *Légende des Siècles* en deux volumes ; *l'Art d'être grand-père* qui nous occupe, et *l'Histoire d'un Crime* en deux volumes. Les années qui suivent annoncent le déclin. En 1881, Paris fête l'entrée du poète dans ses quatre-vingts ans. En mai paraissent les *Quatre Vents de l'Esprit* ; en 1882, *Torquemada*. On ne saurait lui attribuer une visite en Valais pendant ces dix années.

Nous l'aurons cependant pour voisin en 1883. Il passa une partie de l'été de cette année-là à Villeneuve, à l'*Hôtel Byron*. Romain Rolland l'y vit, et la rencontre du vieux barde causa quelque émotion à ce garçon de quinze ans. L'année 1883 apporte la parution de sa dernière œuvre : la troisième partie de la *Légende des Siècles*. Juliette Drouet mourut aussi cette année-là, le 11 mai. C'est vraisemblablement ce deuil qui l'amena à prendre du repos au bord du lac. Le 2 août, il avait fait son testament : « Je refuse l'oraison de toutes les églises ; je demande une prière à toutes les âmes. Je crois en Dieu. »

Il arriva à Villeneuve le 12 août, avec ses deux petits-enfants Georges et Jeanne, et sa belle-fille, la veuve de Charles Hugo, qui avait épousé en secondes noces un journaliste et homme politique fort influent du temps, et qui fut plusieurs fois ministre : Edouard Lockroy.

Charles Hugo était mort d'une congestion cérébrale le 13 mars 1871, à Bordeaux, pendant que siégeait l'Assemblée nationale dont son père faisait partie. Jeanne, qui devint une ravissante jeune fille — un des plus jolis profils de Paris, a-t-on dit²³, — et qui épousa, comme l'on sait, Léon Daudet, avait alors quatorze ans. Georges avait quinze ans. Il épousa dans la suite M^{lle} Ménard-Dorian, dont les parents tenaient vers 1890 un salon littéraire célèbre, fréquenté par les membres les plus huppés du tout Paris. Je ne pense pas que l'anecdote du « pot de confiture » puisse s'appliquer à l'époque qui nous occupe. L'art d'être grand-père est bien passé, depuis cette maudite attaque. Le poète s'impatiente facilement...

Dans un petit ouvrage du plus vif intérêt²⁴, M. Henri Guillemin nous fournit quelques précisions sur le Victor Hugo d'alors. A son arrivée à

²³ J.-H. Rosny (Ainé), *Mémoires de la vie littéraire*, p. 158.

²⁴ Henri Guillemin, *Victor Hugo par lui-même*, Paris, 1951, Editions du Seuil, p. 13.

Villeneuve, la foule s'était portée devant l'*Hôtel Byron* « pour acclamer le patriarche. Il fait très vieux, maintenant ; très ridé et sourd, il fronce les sourcils. Il s'est montré au balcon ; il a parlé ; on n'entendait qu'à peine ce que grommelait la vieille voix sans résonance. On a crié : — *Vive Victor Hugo !* Il a répondu : — *Vive la République !*, d'un ton fâché, levant, comme pour gronder, une main tavelée et jaune. Il a beaucoup baissé, en un an... ».

A cette date, l'hypothèse d'une course en calèche de Villeneuve à Saint-Maurice, par exemple, n'est évidemment pas invraisemblable. Victor Hugo ne restait pas confiné dans son hôtel. Il assiste à Territet aux essais de la mise en service du funiculaire de Glion. Il aurait donc pu venir jusqu'à Saint-Maurice, encore que nous n'en sachions rien. Hugo avait quatre-vingt-un ans. Il allait mourir deux ans plus tard. Il affichait alors un anticléricalisme passionné. Cet ancien défenseur du trône et de l'autel a malmené comme pas un et Pie IX, et le haut clergé de France, pour des raisons politiques : l'appui donné par les prélats français à l'Empire. Le monde religieux ne le portait pas dans son cœur. Victor Hugo alors ne s'agenouillait plus sur les pavés d'une église, comme au sacre de Charles X !

L'histoire des variations des idées politiques de Victor Hugo serait intéressante. Edmond Biré a mis en relief ces variations. Bien sûr que le poète s'est attaché à Louis XVIII, Charles X, Louis-Philippe, qui l'ont choyé ! Il a même patronné Louis-Napoléon, avant de se séparer de lui. La cause de cette scission, Biré la voit trop exclusivement dans les ambitions déçues du poète, qui aurait été écarté par le dictateur du cabinet du 31 octobre 1849. En réalité, c'est sur la « question romaine » que la rupture s'est produite. Après avoir voté avec Montalembert l'envoi du corps expéditionnaire en Italie, Victor Hugo se sépara de la majorité. Il devint partisan de l'unité italienne et grand admirateur de l'action de Garibaldi, auquel il offrit ostensiblement asile, après Mentana, dans sa maison de Guernesey. Victor Hugo incarnait alors la démocratie de gauche. L'exil, la vente à l'encan de son mobilier de Paris, firent de Victor Hugo le plus implacable ennemi de l'Empire. Voilà ce qu'il faut aussi savoir.

MIETTES

S'il n'est jamais venu en Valais, n'y aurait-il rien sur notre canton, dans son œuvre, après tant de belles pages consacrées à la Suisse ? Quelques notations, sans plus, dans la *Légende des Siècles*. Le poème où nous pouvons les glâner s'intitule : *Le Régiment du Baron Madruce*, régiment et baron très fantaisistes, d'ailleurs, bien que le nom soit emprunté aux seigneurs de Madruzist ou Madruzzo qui émirent des prétentions sur Valangin aux XVI^e et XVII^e siècles. Le poème est une simple allégorie évoquant les services capitulés. Depuis qu'il a tourné le dos aux monarques absolus, Victor Hugo foudroie de son verbe les mercenaires à la solde des potentats. Il mène en effet dans ce très long poème un vacarme considérable de métaphores et d'antithèses contre ces vieilles pratiques militaires dont la Suisse donnait l'exemple. Il y a bien, à vrai dire, quelques vers admiratifs à la gloire des lansquenets, qui lui plaisent par le panache, mais Hugo

aurait voulu les voir, non pas montant la garde devant les trônes, mais plutôt...

... *cassant*,
Sur César, le sapin des Alpes teint de sang...

Ce geste-là, il le suggère en de fougueuses invectives parées de toute la magie du verbe, dans lesquelles il fait intervenir les rochers, les mélèzes, l'aigle des Alpes, les torrents, les gorges désertes, les chalets et différentes machines empruntées à l'économie alpestre. Et c'est dans ce poème que l'on trouve le vers célèbre qu'il faut donner avec son contexte immédiat, car notre plus haute montagne s'y trouve associée :

*A l'ombre de Melchthal, à l'ombre du Mont-Rose,
La Suisse trait sa vache et vit paisiblement...*

Puis quelques alexandrins sur nos fiers troupiers dont les plumets, aux jours de parade, faisaient « venir les filles aux fenêtres » :

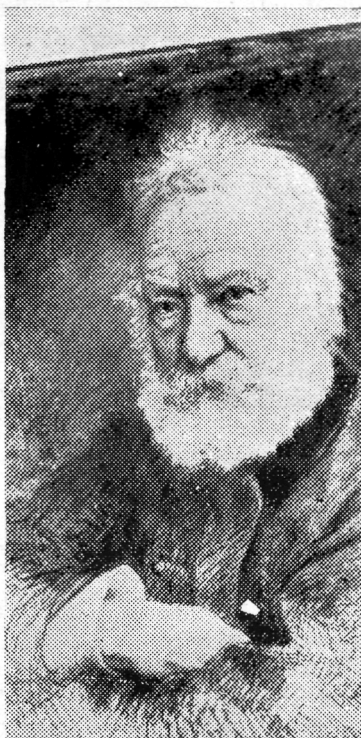
*Tous sont hardis et forts, du fifre à l'anspessade,
Gloire aux hallebardiers splendides ! Ces fiers piquiers
Sont une rude pièce aux royaux échiquiers ;
On sent que ces gaillards sortent des avalanches
Qui des cols du Malpas roulent jusqu'à Sallanches...*

Si l'anspessade, soldat d'élite habile à manier la lance de ce nom, est là pour le besoin de la rime, il n'en est pas moins vrai que Sallanches est synonyme de Salanfe ou Pissevache. Ces trois noms se retrouvent indifféremment dans les récits de voyage du temps. Ainsi, Sénancour parle de notre cascade dans une lettre d'octobre 1837 à Sainte-Beuve qui professait alors à Lausanne : « On dit que M. Sainte-Beuve s'écartera du Rhône... à Martigny. Il trouvera en chemin la cascade de Sallanches qui a de forts beaux moments et je suppose qu'il montera jusqu'à Saint-Branchier... », car lui, aussi, s'était arrêté dans cette localité. Il se peut donc que *Sallanches* ait été pris pour Pissevache, dont le nom, d'ailleurs, ne pouvait décentement entrer dans un vers de Victor Hugo et qui avait l'avantage d'offrir une rime surabondamment riche à *avalanches* !

Quant au Malpas ou Maupas, c'était un passage bien connu et réputé dangereux, avant d'atteindre Trient, sur le sentier qui allait de Chamonix à Martigny par le col des Montets. D'innombrables caravanes l'ont franchi. Ce Malpas vit en 1836 une joyeuse équipée romantique, qui comprenait George Sand, Liszt, la Comtesse d'Agoult et le Genevois Adolphe Pictet. George Sand portait un excentrique habit masculin, fumait de gros cigares. On devait descendre de mulet pour franchir ce *mauvais pas*. Tout en tenant sa bête par la bride, la romancière envoya rouler dans l'Eau-Noire, à une grande profondeur, l'ouvrage de philosophie dont Pictet s'était encombré, sans profit, semble-t-il, lors de ce voyage. Sallanches, Malpas appartiennent à la géographie valaisanne et il ne faudrait pas confondre ici notre Sallanches avec la petite ville du Faucigny que Victor Hugo visita aussi en 1825

**Victor Hugo
dans les dernières années
de sa vie**

Portrait par Bastien Lepage
Musée Victor Hugo, Paris



avec Nodier. Le *Régiment du Baron Madruce* ne fut écrit que beaucoup plus tard et l'on croit qu'il fut inspiré par une visite que fit Victor Hugo au musée historique de Lucerne en 1839²⁵.

Ailleurs, Victor Hugo évoque les routes romaines et voit celle du col pennin qui « balafre les admirables vallées depuis le Valais jusqu'à Avenches... ». Il énumérera simplement le Mont-Rose, le Cervin, le Grand-

²⁵ *La légende des Siècles* parut en trois séries, en 1859, en 1877 et en 1883. *Le Régiment du Baron Madruce* est compris dans la deuxième série de cette œuvre grandiose et forme le cycle du dix-septième siècle caractérisé par les services mercenaires.

On trouve dans les livres de Victor Hugo un nombre impressionnant de noms de lieux. Certaines pages, celles en particulier où il évoque les légendes rhénanes (cf. *Le Rhin*) en sont littéralement farcies. Le poète semble avoir puisé tous ces noms assez au hasard, dans des ouvrages spéciaux, des dictionnaires d'histoire et de géographie, et il n'est pas probable qu'il ait eu en vue le Valais lorsqu'il écrivait ces deux noms.

Combin, considérés comme des satellites lointains et respectueux du Mont-Blanc. Il burine ce vers chargé de sens, à propos des hautes cimes :

C'est plus que le matin qui luit ; c'est un principe.

Enfin, du sommet du Rigi, il pense aux « quatre géants de l'histoire européenne », placés aux quatre points de l'immense horizon : à « Annibal dans les Alpes allobroges, Charlemagne dans les Alpes lombardes, César dans l'Engadine et Napoléon dans le Saint-Bernard... ».

Ce sont sans doute les seules allusions au Valais que l'on rencontre dans l'œuvre immense de Victor Hugo. On trouve bien dans *Les Feuilles d'Automne*²⁶ un poème qui porte ce titre : *Dicté en présence du glacier du Rhône*, avec la date du 1^{er} mai 1829. Mais il y est question de tout autre chose que du Rhône, dont le nom même n'est pas prononcé. Et on ne saurait reconnaître ni le glacier ni le fleuve dans le seul vers descriptif de ce morceau, où il est dit que le rayon de Dieu, c'est-à-dire le soleil, change :

Les prismes du glacier en flots mêlés de fange...

Le glacier du Rhône se situe à Gletsch et non ailleurs. La vallée de Conches donne naissance au Rhône, dont le berceau est valaisan, c'est indiscutable. On devrait donc conclure que Victor Hugo se trouvait au glacier du Rhône avec des amis, le 1^{er} mai 1829 !

Il n'en est rien. En 1829, Victor Hugo était à Paris. Il fait paraître cette année-là les *Orientales*, le *Dernier jour d'un condamné*. Il prépare une édition complète de ses œuvres chez le libraire Charles Gosselin. Il a en chantier *Marion Delorme* et *Hernani*. Il s'apprête à monter à l'assaut de la citadelle classique. Il est chef d'école et dirige le fameux cénacle de 1829 qui groupait tant d'illustrations. Il avait bien autre chose à faire que de courir au glacier du Rhône à une date invraisemblable !

Les Feuilles d'Automne parurent le 24 novembre 1831 chez l'éditeur Renduel, à Paris. A notre avis, ou ce poème est une simple fiction, ou il s'agit d'un vague souvenir du voyage de 1825 dans la région de Chamoinix, le poète confondant l'Arve et le Rhône !

ET SAXON ?

En terminant, et comme preuve superfétatoire qu'il n'est pas venu en Valais, nous soulignerons que les jeux de hasard n'ont jamais tenté Victor Hugo. Ni Saxon, où il n'avait pas besoin, comme Dostoïevsky, de courir une invraisemblable chance, ni aucune autre station. Victor Hugo était fort riche, et très ménager de ses deniers. Il n'aurait jamais risqué

²⁶ Victor Hugo, *Les Feuilles d'automne...*, Flammarion, p. 25.

un maravédis sur une table de roulette. Il était bien trop près de ses sous pour faire ces folies ! Les exemples de la parcimonie du poète, pour ne pas dire avarice, sont nombreux et piquants. En 1839, à Avignon, un commissionnaire qui avait à porter la valise du grand homme s'avisait de demander trente sous au lieu du tarif usuel de quinze sous. Si Victor Hugo n'en fait pas une maladie, il en fait « une meule » de deux pages, d'une fort belle prose, à sa femme, avec cette conclusion : « Je me souviendrai jusqu'à mon dernier jour de la pièce de trente sous d'Avignon »²⁷.

La même année, à Lucerne, il se plaint d'avoir dû se faire raser « par un affreux perruquier qui m'a coupé le menton en trois endroits et m'a pris seize sous de France pour cette opération chirurgicale »²⁸. A Biarritz il note comme une aubaine que le cocher ne lui a demandé que trois sous, alors qu'il s'attendait à devoir déboursier quinze sous...

Cet esprit de lésine, que nous signalons par amusement, lui joua une fois un vilain tour. C'était en 1865. Il avait refusé cinquante francs à un poète dans la « débine », prétextant, lui multimillionnaire, ses propres difficultés financières, et ponctuait son refus par cette réflexion : « Chacun gravit son Golgotha ! »

A quelque temps de là, le *Figaro* publiait des couplets fort rosses :

*Ami, je ne puis rien pour vous
Que de vous déclarer poète,
Sous le front ayant la tempête...
Maintenant tirez-vous de là...
Chacun gravit son Golgotha !
On ne peut pas me tirer de carotte !
Faites comme moi, cher ami, je golgothe.
Oui, tout doucement, je golgothe...²⁹*

²⁷ Victor Hugo, *En voyage*, t. II.

²⁸ *Ibid.*, t. I, p. 23.

²⁹ J.-H. Rosny (Ainé), o. c., p. 58. — La malveillance a exagéré l'« avarice » de Victor Hugo. Il organisa méthodiquement son budget, simplement. Il faut se souvenir qu'il était parti de rien, alors que ses contemporains, Lamartine ou Musset, disposaient de grands biens ou de bonnes rentes, qu'ils gèrent fort mal, d'ailleurs ! Ni Victor Hugo, ni sa femme, ne possédaient une fortune quelconque, quand ils se marièrent le 12 octobre 1822. Le poète n'avait que sa plume pour vivre. Les enfants vinrent. Huit ans plus tard, il régnait, nous dit-il, sur une « populace de marmots », deux garçons et deux filles. Un garçon était mort à trois mois.

M. Henri Guillemin, dans l'ouvrage cité, nous donne, aux pages 44-50, d'intéressants renseignements sur les finances de Victor Hugo. Le poète n'est nullement le vilain Harpagon que représentent ses adversaires. Il était regardant, mais cela ne l'empêchait pas d'assister très efficacement les nécessiteux de Guernesey et bien d'autres.

Ce n'est du reste que tard, après 1860, que l'argent se mit à pleuvoir sur le vieil Hugo. En même temps que l'argent, les « tapeurs ». Auguste de Châtillon, auquel il refusa cinquante francs et qu'il avait obligé précédemment, rentra dans la catégorie des tapeurs professionnels.

Le secrétaire de Victor Hugo, Richard-Lesclide, raconte qu'il enregistra en une seule semaine de l'année 1878 jusqu'à trente-quatre lettres de quémandeurs, pour un montant total de 240,000 francs de l'époque !

Nous sommes maintenant convaincus que le Casino de Saxon ne peut pas compter Victor Hugo parmi ses hôtes de marque ! Et si le Valais n'a pas eu l'honneur de l'héberger, je ne crois pas que ce soit une catastrophe. Victor Hugo, il faut le savoir, n'était pas un touriste commode. Il a malmené bien des aubergistes au cours de ses pérégrinations. En Bretagne, en Normandie, il marquera volontiers la malpropreté des gens et des lieux : « Lavez les édifices, écrira-t-il³⁰, ils sont superbes ; quant aux Bretons, je vous défie de les laver... ». Ceci est encore anodin. Il envoie coucher pêle-mêle cochons et Bretons !

En général, dans ses souvenirs de voyage en Suisse, on ne rencontre guère de propos défavorables sur les indigènes. Son goût de l'antithèse lui fait placer un crétin au sommet du Rigi. A Thoune où il s'arrêta..., « *L'Hôtel des Gentilshommes*, dit-il, a son originalité ; rien de plus inattendu que cette oasis de saleté bretonne au milieu de la propreté suisse... »³¹

Cette propreté était réelle, dans la région du lac des Quatre-Cantons en particulier. Mais il ne faut pas se faire d'illusion. *L'Hôtel des Gentilshommes* était un palace à côté de nos auberges de 1839 ! De sorte que l'on peut conclure *cum grano salis*. Il n'y a pas de vers, et pour cause, de Victor Hugo, sur nos auberges, comme ceux qu'il grava sur le mur de la chambre d'un petit hôtel de la ville de Laon, qui était à l'enseigne de *La Hure* et dont il n'avait apprécié ni le gîte, ni la cuisine, ni le patron :

Vendeur de fricot frelaté,
Hôtelier chez qui se fricasse
L'ordure avec la saleté,
Gargotier chez qui l'on ramasse
Soupe maigre et vaisselle grasse,
Et tous les poux de la cité,
Ton auberge comme ta face
Est hure pour la bonne grâce
Et groin pour la propreté !³²

Lucien LATHION

³⁰ Ed Biré, o. c., t. III, p. 189. Lettre à Louis Boulanger.

³¹ Victor Hugo, *En Voyage*, t. I.

³² Victor Hugo, *En Voyage* (France et Belgique), deux vol.